

Réponse à M. D. Zaslavsky

Autor(en): **Hottois, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **32 (1982)**

Heft 3

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381227>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RÉPONSE À M. D. ZASLAWSKY

G. HOTTOIS

La stimulante « Défense de la secondarité » de D. Zaslowsky qui articule triplement la notion de « secondarité » au passé, au présent et au futur appelle plusieurs remarques que je résume ci-dessous.

Certes, il est intéressant d'évoquer ce que j'appellerais la « préhistoire de la secondarité » en montrant que cette notion demeure opératoire pour l'analyse de certains aspects de la tradition. Mais il convient de fuir un abus caractéristique de la philosophie contemporaine (qu'il s'agisse de la philosophie linguistique, de la phénoménologie-herméneutique ou encore de l'écriture...): *l'assimilation excessive du passé au présent*. L'intention ontologique, réaliste domine la tradition. Le discours philosophique du passé se voulait fondamentalement référentiel, et cela allait de soi. La place thématique du langage y était très congrue. L'aréférentialité et l'autoréférentialité du discours étaient rares. Que des techniques ou des tentations secondaires puissent être repérées dès l'Antiquité n'est pas surprenant. Mais il y a une différence fondamentale entre la distanciation critique d'un philosophe par rapport à un philosophe antérieur comme propédeutique à *une nouvelle métaphysique* et la secondarité au sens strict qui identifie par exemple la philosophie à l'herméneutique de la tradition ou à la critique métalinguistique de tout discours métaphysique. Il convient de ne pas étendre excessivement le sens du terme « secondarité ». J'admets que cette notion a des liens avec celles de « réflexivité » ou de « critique », mais je ne puis en aucun cas l'y réduire. Il est évident que quiconque opère une telle assimilation se prépare à rencontrer la « secondarité » où je ne la perçois guère. Cette réserve exprimée, et ainsi que D. Zaslowsky le rappelle lui-même, j'ai signalé que la cristallisation du destin secondaire de la philosophie contemporaine doit sans doute beaucoup à Kant pour ce qui est de l'attitude métalinguistique. Mais elle doit aussi beaucoup à Hegel pour ce qui est de la secondarité adlinguistique.

Cette remarque me conduit à la deuxième articulation. Pour moi, la secondarité ne caractérise pas « plus spécialement » la philosophie anglo-saxonne que la philosophie continentale. Elle caractérise la première d'une façon plus immédiatement visible mais aussi plus simple et sans doute plus superficielle. Mes analyses ont toujours porté davantage sur des philosophes allemands ou français. Et je me demande dans quelle mesure il serait possible d'écrire pour la secondarité adlinguistique une « Défense » comme D. Zaslowsky l'a fait pour la secondarité métalinguistique (de toute

façon plus théorique, plus constructive, plus référentielle que l'autre). Ceci dit, il me semble que l'enfermement de la philosophie analytique dans le langage est plus sérieux que les philosophes-linguistes ou -philologues le reconnaissent sous prétexte que « parler des mots, c'est aussi parler des choses ». Encore faut-il s'entendre sur ce qu'est la « chose » décrite via le langage. Lorsqu'Austin analyse le phénomène de la perception à partir du langage de la perception, il accomplit une tâche très différente d'une véritable étude des processus extralinguistiques objectifs de la perception. Une telle étude dont les résultats s'inscrivent dans le discours référentiel de la science est conduite par les physiiciens, les physiologues, les neurologues, etc. Elle est sans commune mesure avec une phénoménologie linguistique. En outre, chaque fois que la philosophie analytique est tentée de se rapprocher (pour se justifier) d'une phénoménologie, il convient de se rappeler quel a été le destin continental de la phénoménologie: il fut herméneutique et adlinguistique.

Dans les dernières pages, D. Zaslavsky expose, d'une façon très programmatique, ce que pourrait être un apport positif, constructif de la « secondarité » telle qu'il la réinterprète: le repérage de concepts apparemment ontologiques comme étant en réalité *opératoires*.

Cette remarque me conduit à la dernière articulation, prospective. « Dépasser la secondarité » ne revient nullement à renouer avec un quelconque renouveau ontologique ou même plus vaguement théorique. C'est précisément cette volonté que je critique dans des tentatives comme celle de M. d'Espagnat, tout en soulignant qu'elle est intéressante parce qu'elle est significative et qu'elle contraint à la clarté. Comme le note Zaslavsky, « l'au-delà de la secondarité » est à penser sous le terme indicatif d'une « philosophie de la technique ». Celle-ci est fort différente d'un nouveau projet ontologique. Une « philosophie de la technique », bien comprise, ne serait-elle pas l'« autre » d'une ontologie théorique ?

Il n'est guère possible d'entrer ici dans le détail — cela exigerait un livre entier — de ce qu'il convient d'entendre précisément par une « philosophie de la technique », c'est-à-dire par une pensée attentive au « forclos » de la secondarité: la techno-science. Une telle pensée devrait prendre la mesure de 1) la dominance du pôle technique-opératoire sur le pôle théorique dans la techno-science; 2) la portée non anthropologiste de la techno-science et du possible techno-scientifique; 3) une temporalité axée sur l'ouverture et l'opacité radicales du futur; 4) la question pratique-éthique relative aux possibilités de manipulation techno-scientifique de la nature humaine; 5) le statut opératoire (au niveau symbolique) du discours même d'une telle « philosophie de la technique »¹.

¹ J'ai eu l'occasion d'esquisser le développement de plusieurs de ces différents points lors d'une conférence récente à la Société Française de Philosophie, intitulée « Ethique et Technique » (27.2.1982).